

L'ONDINE EN SON ÉTANG¹

Il était une fois un meunier.
Il avait une vie plaisante avec son épouse.
Ils avaient de l'argent, du bien.
Et leur aisance croissait d'année en année.

Mais le malheur survient de nuit :
de même que leur richesse a augmenté,
de même, elle diminue d'année en année.
Et maintenant,
c'est à peine s'il peut encore se dire propriétaire du moulin qu'il habite.

Il en est si affligé que quand il se couche, après sa journée de travail,
il ne trouve point de repos.
En proie à ses soucis, il se tourne et se retourne dans son lit.

Un matin, il se lève avant l'aube.
Il sort, en pensant qu'à l'air libre, il aura le cœur plus léger.
Comme il passe sur la digue du moulin,
le soleil jette son premier rayon
et il entend frémir quelque chose dans l'étang.
Il se retourne et voit émerger une belle femme.
Ses mains délicates posées sur ses épaules retiennent ses longs
cheveux, de sorte qu'ils coulent le long de son corps immaculé.

C'est l'ondine de l'étang.

Il est pris d'une telle peur
qu'il n'arrive pas à savoir s'il doit fuir ou rester là.

L'ondine fait entendre sa douce voix :
elle l'appelle par son nom
et lui demande pourquoi il est si triste.

¹ Conte de Grimm n° 181. Version intégrale adaptée pour la raconter par Florence André-Dumont (www.contesd'autrefois.be)
d'après les traductions de Natacha Rimasson-Fertin et d'Armel Guerne en cherchant l'inspiration aussi dans le texte
allemand sur www.grimmstories.com

D'abord, le meunier reste sans voix.

Mais en l'entendant lui parler si gentiment, il reprend courage et lui raconte que naguère, il vivait riche et heureux.

Mais à présent, il est si pauvre qu'il ne sait plus quoi faire.

L'ondine lui répond :

- Tranquillise-toi,
je te ferai plus riche et plus heureux que tu ne l'as jamais été.
Tu dois seulement me promettre de me donner ce qui vient de naître dans ta maison.

Le meunier se dit : « Que cela peut-il être d'autre qu'un chiot ou un chaton ? ».

Et il lui promet ce qu'elle veut.

L'ondine s'enfonce alors dans l'eau.

Et le meunier repart vers son moulin, rassuré et de bonne humeur.

Il ne l'a pas encore atteint que la servante sort de la maison.

Elle lui crie de se réjouir

car sa femme a donné naissance à un petit garçon !

Le meunier s'arrête, comme frappé par la foudre :

il comprend que la perfide ondine le savait et l'a trompé.

La tête basse, il va au lit de sa femme.

Elle lui demande pourquoi il ne se réjouit pas de ce beau garçon.

Il lui répond ce qui lui est arrivé

et quelle promesse il a faite à l'ondine.

- À quoi bon bonheur et richesse, si je dois perdre mon enfant ?
Mais hélas, que puis-je y faire ?

Même les proches venus le féliciter, ne savent que faire.

Cependant le bonheur s'en revient à la maison du meunier.

Tout ce qu'il entreprend, il le réussit.

C'est comme si les caisses et les coffres se remplissaient tout seuls et que, pendant la nuit, l'argent se multipliait dans l'armoire.

Il ne faut pas longtemps pour que sa richesse devienne plus grande que jamais.

Mais il ne peut en jouir tranquillement :
sa promesse donnée à l'ondine lui torture le cœur.
Chaque fois qu'il passe devant l'étang,
il craint de la voir surgir de l'eau pour lui rappeler sa dette.
Il ne laisse pas l'enfant s'approcher de l'eau :

- Fais attention ! Si tu touches l'eau,
une main en sortira pour te prendre et te tirer au fond.

Néanmoins le temps passe, année après année,
et l'ondine ne se montre toujours pas.
Alors, le meunier commence à se tranquilliser.

Le petit garçon grandit, il devient un jeune homme.
Il part en apprentissage chez un chasseur.
Une fois qu'il a appris le métier et qu'il est devenu un habile chasseur,
le seigneur du village le prend à son service.

Il y a dans le village une jeune fille belle et fidèle qui plait au chasseur.
Lorsque son seigneur s'en aperçoit, il lui donne une petite maison.
Alors, ils se marient.
Ils vivent dans la paix et le bonheur et s'aiment de tout leur cœur.

Un jour, le chasseur poursuit un chevreuil.
Le chevreuil débouche du bois dans la plaine ;
le chasseur le poursuit encore.
Il réussit finalement à l'abattre d'un coup de fusil.

Il ne remarque pas qu'il se trouve près du dangereux étang.
Une fois l'animal vidé, il a du sang sur les mains
et il va à l'eau pour se les laver.
Mais à peine a-t-il plongé les mains dans l'eau
que l'ondine remonte à la surface.
En riant, elle l'enlace de ses bras mouillés
et l'entraîne vers le fond si vite que des vagues se fracassent sur lui.

Quand tombe le soir, le chasseur ne rentre pas chez lui.
Sa femme prend peur.
Elle sort à sa recherche.

Elle se doute déjà de ce qui lui est arrivé
parce qu'il lui a souvent raconté
qu'il devait faire attention à l'ondine qui le pourchassait
et qu'il ne pouvait jamais s'approcher de l'étang.

Elle se hâte vers l'eau.
Elle voit son sac de chasseur sur la rive et ne doute plus du malheur.
Elle se lamente désespérément.
Elle appelle son bien-aimé, elle crie son nom, mais en vain.
Elle court sur l'autre rive de l'étang, l'appelle de nouveau.
Elle adresse de dures paroles à l'ondine,
sans réponse.
La surface de l'eau reste calme,
seule une moitié de lune la regarde, immobile.

La pauvre femme ne quitte pas l'étang.
Sans arrêt, elle en fait le tour, en hâte,
tantôt, en silence,
tantôt, elle pousse un grand cri,
tantôt elle gémit doucement.
À bout de forces, elle finit par s'effondrer
et sombre dans un profond sommeil.

Elle a un rêve.
Elle grimpe, craintive, entre deux parois rocheuses.
Des épines et des ronces accrochent ses pieds,
la pluie lui fouette le visage et le vent ébouriffe ses longs cheveux.

Au sommet, c'est un tout autre paysage :
Le ciel est bleu, l'air est doux,
une verte prairie fleurie descend en pente douce vers une jolie
cabane.
Elle va à la cabane, ouvre la porte :
là, une vieille aux cheveux blancs, d'un signe amical, l'invite à entrer.
Alors la pauvre femme se réveille.

Le jour est déjà levé.
Elle décide d'obéir immédiatement au rêve.
Elle escalade péniblement la montagne
et tout est exactement comme elle l'a vu pendant la nuit.
La vieille femme la reçoit avec bonté
et lui montre une chaise où s'asseoir.

- Il doit t'être arrivé grand malheur
pour que tu viennes jusqu'à ma cabane solitaire.

La femme, en larmes, lui raconte ce qui lui arrive.
La vieille femme lui dit :

- Console-toi, je vais t'aider.
Prends ce peigne d'or.
Tu attendras la nuit de la pleine lune.
Alors tu iras à l'étang,
tu t'assiéras sur la rive et tu peigneras tes longs cheveux².
Quand tu auras fini, tu poseras le peigne d'or tout au bord,
et tu verras ce qu'il adviendra.

La jeune femme rentre chez elle.
Le temps lui paraît bien long jusqu'à la pleine lune.
Enfin le disque lumineux apparaît dans le ciel.
Elle gagne l'étang.
Elle s'assied au bord,
elle peigne ses longs cheveux avec le peigne d'or.
Quand elle a fini, elle le pose au bord de l'eau.

Peu de temps après,
un bouillonnement monte des profondeurs,
une vague se lève,
roule jusqu'à la rive et emporte le peigne.
Le temps, à peine, que le peigne arrive au fond,
et voilà que s'ouvre la surface de l'eau
et la tête du chasseur en surgit.

² Le texte allemand indique la couleur des cheveux : noirs. Je ne le fais pas pour rester dans l'esprit des contes populaires qui ne donnent aucun détail. Mais pour ce conte-ci, selon N. Rimasson-Fertin, « s'il a suivi l'essentiel du texte initial, W. Grimm l'a modifié dans l'esprit du romantisme en étoffant les descriptions ». Celles-ci, je les ai respectées.

Il ne dit rien,
mais il regarde sa femme d'un air triste.
Au même moment, se lève une seconde vague,
elle recouvre la tête de l'homme.
Tout a disparu,
l'étang est aussi calme qu'auparavant
et seule la face pleine de la lune s'y reflète.

Inconsolable, la jeune femme repart.
Mais un rêve lui montre à nouveau la cabane de la vieille.
Le lendemain matin, elle se remet en route.
Elle confie son tourment à la femme sage.
La vieille lui donne une flûte d'or :

- Attends que la pleine lune revienne.
Prends alors cette flûte, assieds-toi sur la rive
et joues-en une jolie chanson.
Quand tu auras fini, tu la poseras sur le sable.
Tu verras ce qu'il adviendra.

Ce que lui a dit la vieille, la femme le fait.
A peine la flûte est-elle sur le sable,
qu'un bouillonnement monte des profondeurs,
une vague se lève, s'approche et emporte la flûte.
Peu après, l'eau s'ouvre et en sort,
non seulement la tête mais la moitié du corps de l'homme.
Il tend les bras vers elle, plein de désir,
mais une deuxième vague se précipite sur lui,
le recouvre et l'entraîne au fond.

- Hélas !, à quoi me sert-il d'apercevoir mon bien-aimé
si c'est pour le perdre aussitôt ?

Le chagrin lui remplit à nouveau le cœur,
mais le rêve la conduit une troisième fois à la cabane de la vieille.
Elle se met en route.
La femme sage la console et lui donne un rouet en or :

- Tout n'est pas accompli encore.
Attends que la pleine lune vienne.
Tu prendras le rouet, tu t'assiéras sur la rive
et tu fileras une bobine entière.
Quand tu auras fini, tu mettras le rouet près de l'eau,
et tu verras ce qu'il adviendra.

La jeune femme exécute tout cela exactement.
Aussitôt que la pleine lune se montre,
elle porte le rouet d'or sur la rive.
Elle s'assied et file avec ardeur
jusqu'à ce que le lin soit épuisé et que la bobine soit pleine de fil.

A peine le rouet est-il sur la rive,
que dans les profondeurs, l'eau bouillonne encore plus violemment.
Une puissante vague se précipite et emporte le rouet.
Aussitôt,
la tête et le corps tout entier de l'homme s'élève dans un jet d'eau.
Vite, il saute sur la rive, saisit sa femme par la main et s'enfuit.

Mais à peine se sont-ils un peu éloignés
que tout l'étang se soulève dans un bouillonnement effroyable
et déverse ses eaux déchaînées dans la campagne.

Les fugitifs se voient déjà morts.
La jeune femme, dans son effroi, appelle la vieille à son secours.
En un clin d'œil, tous deux se trouvent transformés,
lui en crapaud, elle en grenouille.
Les flots qui les rejoignent ne peuvent les tuer,
mais ils les séparent et les emportent loin l'un de l'autre.

L'eau disparaît,
tous deux touchent à nouveau le sol sec
et ils reprennent leur forme humaine.
Mais aucun des deux ne sait où l'autre est resté.

Ils se trouvent parmi des gens étrangers qui ne connaissent rien de
leur pays.
De hautes montagnes et de profondes vallées les séparent.

Pour rester en vie, l'un et l'autre, ils doivent garder des moutons.
Tristes et nostalgiques,
durant de longues années,
ils mènent leurs troupeaux à travers champs et bois.

Un jour, alors que le printemps rejaillit de la terre,
tous deux sortent leurs troupeaux
et le hasard veut qu'ils aillent l'un vers l'autre.
Il voit un troupeau sur un versant lointain
et il mène ses moutons dans cette direction.
Ils se rencontrent dans un vallon,
mais ils ne se reconnaissent pas.
Ils sont cependant heureux de ne plus être seuls.

Désormais, tous les jours, ils mènent leurs troupeaux côte à côte.
Ils parlent peu mais ils se sentent consolés.

Un soir,
la pleine lune brille au ciel,
les moutons dorment déjà,
le berger tire la flûte de sa poche et en joue un air beau et triste.
Lorsqu'il cesse de jouer, il voit que la bergère pleure amèrement.

- Pourquoi pleures-tu ?
- Ah, la pleine lune brillait comme cela
quand j'ai joué cet air à la flûte pour la dernière fois,
et la tête de mon bien-aimé est apparue hors de l'eau.

Il la regarde et c'est comme si un voile tombait de ses yeux :
il reconnaît sa femme bien-aimée.
Et elle, quand elle le regarde,
voyant son visage éclairé par la lune, elle le reconnaît aussi.

Ils s'enlacent et s'embrassent.

Et il n'est pas besoin de demander s'ils étaient au comble de la joie.